

SOURCES II

DES CARNETS DE NOTES DE "TOUTE LA VIE"

Michèle GOSLAR
(CIDMY - Bruxelles)

Le 5 novembre 1979, tandis que Grace Frick se mourait, Marguerite Yourcenar, songeant sans doute à sa propre mort, écrit à Claude Gallimard au sujet de la répartition de son œuvre dans l'édition de la Pléiade et révèle, à cette occasion, l'existence d'un "gros carnet intitulé *Sources*" contenant "des réflexions détachées, déjà anciennes" et un "assez long fragment de journal contemporain des années 1931-1939 à peu près, - le seul que j'ai [sic] jamais tenu." (qui sera, plus tard, mis sous scellés et intitulé *Sources I*). Elle précise, encore, "presque jamais une 'pensée' ou une confiance" et situe l'intérêt du texte du côté de la biographie et de la psychologie.¹

Faut-il, dès lors, considérer que le texte publié aujourd'hui par Gallimard ne constitue en rien un essai? Et dans ce cas, dans quelle catégorie placer ce volume? C'est la question que nous allons tenter de résoudre dans le temps qui nous est imparti.

Recueil de mélanges, commente Michèle Sarde² dans sa présentation de *Sources II*, jugé "chaotique", comparé à un "pot-pourri", à un "fouillis", à une "esquisse d'autoportrait", pour finir par être défini comme des "archives". Dans tous les cas, ajoute Michèle Sarde, une source au sens "d'origine et de principe", "sources brutes", subtilement qualifiées de "coulisses de l'être". Examinons ce qu'il en est...

Le recueil s'ouvre sur un long chapitre (p. 45-103) intitulé "La poursuite de la sagesse" entièrement consacré à la citation et au commentaire du "Yoga de la puissance" de Julius Evola. On a eu la bonne grâce de traduire les larges extraits cités en italien, ce qui permet de se rendre compte de l'intérêt que Marguerite Yourcenar plaçait dans une méthode qui enseigne la sagesse et dévoile surtout à quel point le tantrisme l'aidait, alors – nous sommes entre 1965 et 1982 – à vivre et à survivre.

¹ Lettre à Claude Gallimard du 5 novembre 1979, in *Lettres à ses amis et quelques autres*, éditées par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, "Les Cahiers de la NRF", 1995, p. 1.

² *Sources II*, texte établi et annoté par Élyane DEZON-JONES, présenté par Michèle SARDE, Gallimard, 1999, p. 8-11.

De nombreuses interventions intimes et personnelles dans l'analyse de la sagesse hindoue prouvent que ce carnet a gardé, même s'il fut relu par l'auteur en vue d'une éventuelle publication posthume – on songe, entre autres, au titre de la première page : "œuvres de Marguerite Yourcenar"-, sa spontanéité et la candeur attachée à tout texte écrit d'abord pour soi-même.

On retrouve dans ce premier et long chapitre l'obsessionnelle volonté de "surmonter le personnel", le moi, dont l'œuvre donne l'éloquent exemple et dont la "phurba" tibétaine, seule épée qu'eût accepté de porter Marguerite Yourcenar, symbolise la négation; ce moi qu'elle n'eut de cesse, sa vie durant, de combattre ou de feindre ignorer.

Le second chapitre, "Notes de lectures" (p. 107-226) fournit un aperçu de sa bibliothèque et de ce qu'elle retient de ses lectures dont l'essentiel peut paraître l'absence de Dieu (comme du temps d'Hadrien) ou son incompréhensible abandon (qu'elle déplore déjà dans *L'Œuvre au Noir*), comme si le malheur de l'homme consistait à vivre en dehors d'un Être suprême. Bref, même à travers des notes de lectures, Marguerite Yourcenar se livre malgré soi en voulant s'échapper, en cherchant simplement à être philosophe, c'est-à-dire à "voir clair dans ce qui est".

Il reste cependant difficile de juger de l'équilibre des différentes parties parce que les titres qui leur ont été assignés ne respectent apparemment pas la signification que leur conférait Marguerite Yourcenar, même si elle semble les avoir attribués à un ensemble de textes trop disparates pour s'y trouver réunis.

Ainsi, si les deux premières parties sont totalement cohérentes, il n'en va plus de même pour les chapitres suivants. "Méditations dans un jardin" (dans lequel Ronald Friedmann³, reconnaît celui de Petite Plaisance) présente bien des textes qui ont pu être médités ou rédigés dans un ou plusieurs jardins, (notamment le *Rockefeller garden* de Seal Harbor), mais aussi des notes de lectures, des rêves, une méthode du rêve (qui devrait rejoindre la première partie) et des notes éparses qui auraient pu être regroupées sous "Journaux de bord". Ce titre de rubrique n'est, d'ailleurs, guère plus respecté, puisqu'on y glane des photographies de journaux à côté d'horoscopes, de dates, d'un poème récent ou de la retranscription du nom de Marguerite Yourcenar en caractères chinois, ainsi que toute une série d'inventaires notamment sur son état physique ou celui de Grace. Quant au dernier chapitre ("*Souvenirs pieux* et *Le Labyrinthe du Monde*"⁴), seules les six premières pages sous-titrées *Généalogies* y correspondent; le

³ Voir *Marguerite Yourcenar et l'Amérique*, Bulletin n°10, Bruxelles, CIDMY, 1998, p. 59-69.

⁴ Titre de ce qui deviendra *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977.

reste (près de cinquante pages) semble, à nouveau, être constitué de notes datées qui conviendraient mieux à un journal de bord.

Bref, on se trouve en présence d'un texte qui, manifestement, n'a pas été préparé pour une publication même posthume.

Peut-être, dès lors, eût-il fallu signaler aux lecteurs la non concordance entre ces titres de chapitres et leurs contenus réels⁵, rendant ainsi toute leur spontanéité à des textes rédigés à des moments divers et dans des buts divers, mais qui ont tous en commun de constituer des sources profondes de vie, de méditation et d'œuvres. Ainsi, c'est, sans conteste, de manière significative que Marguerite Yourcenar note dans le coin supérieur droit de la page de titre "Méditations dans un jardin" le mot *Sources* souligné⁶: comme si, pour elle, il y avait là seulement et effectivement une source vraie et pleine. Ce texte sera, d'ailleurs, le seul à avoir été édité du vivant de l'auteur.⁷

"Ni pensée, ni confidence", écrivait Marguerite Yourcenar à son éditeur? Comment éviter toute pensée en commentant des lectures qui abordent la sagesse orientale ou l'alchimie? Comment éviter de penser dans un livre qui compte 348 pages? Et s'il est vrai que l'auteur reste avare de confidences, on ne compte, par contre, plus ses aveux: sur sa manière personnelle de créer du calme (p. 74), sur la liberté sexuelle (p. 96), la douleur et la souffrance (p. 102), sur une promenade répétée de Cracovie (p. 200), sur la mort (p. 232), sur ses souhaits, ses haines, ses projets, ses préceptes, sur la rêvasserie, ses baignades, la vitalité des sens retrouvée, sa vie avec Grace, la maladie ou la mort de ses chiens et même sur l'orgasme (p. 265 et 337).

"J'avoue que j'ai vécu", confessait il y a plus de vingt ans Pablo Neruda. Marguerite Yourcenar, dans ces *Sources II*, avoue qu'elle a souffert, elle confesse son horreur de l'"atroce" et du "monstrueux", son

⁵ Et aussi quelques anglicismes ("délosion" (p. 80), "components" (p. 92), l'habituel "stage" (p. 133) un étrange "debunking" (p. 140) ou encore un "stultifier" (p. 220), ou quelques termes dont on ne sait d'où ils proviennent, comme ces actions "tabulées" (p. 145) ou un "physiognomique" étrangement raccourci (p. 76). Il aurait aussi fallu ne point répéter de malheureuses erreurs orthographiques ("quoiqu'on" pour "quoi qu'on" (p. 85), un "ne" explétif manquant (p. 153), un étrange "acceptable à" (p. 251), un "eu à faire" en lieu et place de "eu affaire" (p. 263) un "si j'avais rajeunie"! (p. 283) et deux accords de participes fautifs (p. 293 "retrouvée" pour "retrouvées" et, p. 347, "quitté" pour "quittés" ou "quittées") qui viennent ternir une édition qui, par ailleurs, semble avoir mis le soin voulu à retranscrire un texte parfois difficilement déchiffrable et où nous n'avons constaté qu'un mot mal identifié ("Cartraï" au lieu de "Courtraï", p. 322).

⁶ Nous ne l'avons pas retrouvé dans l'édition de Gallimard.

⁷ Il parut sous le titre *Écrit dans un jardin*, à Montpellier, Fata Morgana, en 1980 et fut repris dans *Le Temps, ce grand sculpteur* en 1983.

intolérable douleur physique devant la mort, et, parfois, (deux fois, mais, étrangement, reléguées dans le rêve!) ce bonheur non sensuel à l'approche d'un autre être.

Finalement ces *Sources* constitueraient, non pas des archives (elles n'ont ni valeur de documents, ni valeur officielle ou historique), mais des Carnets de Notes auxquels l'auteur nous avait déjà habitués, des Carnets de Notes qui n'accompagneraient aucune œuvre en particulier, ni même l'œuvre dans son entier : il s'agirait plutôt de Carnets de Notes de toute la vie.

Ils nous révèlent la part féminine de cet être androgyne qui crée. Une femme qui se débat avec l'inextricable et l'inéluctable. Une femme de chair, de sang et de larmes, une femme avec ses torts, ses haines, ses petitesesses, ses faiblesses et sa fragilité, toutes choses où se sont alimentés empereur, mère et père, médecin alchimiste ou chrétien de la Renaissance: une série d'êtres qui, sans cette chair parfois épaisse, n'eussent trouvé ni volume, ni contours. Une femme qui, à l'instar de Dieu, fut aussi une petite flamme que ses lecteurs les plus dévoués devaient maintenir en vie, une femme qui demandait qu'on lui vînt en aide.

Et tant pis pour ceux et celles qui restent persuadés que tout créateur doit maintenir caché ce qui pourrait entacher son œuvre ou même son renom, ou qui ne tolèrent de contempler que la dame austère et la froide intellectuelle qui s'est imposée aux médias : la perfection appartient, peut-être, à la création, rarement à la créature.

Fallait-il publier ce que d'aucuns considéreront comme des fonds de tiroirs, des impressions souvent seulement intimes ou des pensées de l'instant, indignes d'une grande œuvre? Le biographe s'empresse de répondre oui, car c'est cette femme-là, qui se présente à cœur – et parfois à corps – découvert, qui a nourri l'œuvre et a permis à des personnages imaginaires ou réels d'atteindre à l'humanité.

Terminons par une brève citation qui restitue l'intensité humaine de ces *Sources* et de leur auteur, et qui s'avère, de plus, douloureusement d'actualité: "C'est pour les autres et à cause des autres que je dis non à cet ordre de choses qui permet l'atroce et facilite le monstrueux; c'est à cause de la douleur ou de l'indigence des autres que je dis non à ce qu'on appelle la volonté divine. 'Comment accepter pour nos frères?' disais-je vers la trentième année dans un assez maladroit poème. J'aurai pensé cela toute ma vie⁸."

⁸ *Sources II*, cit., p. 246.